C H E

Pierre Kalfon, journaliste, écrivain, diplomate, parcourt l'Amérique latine depuis trente ans. Il a été directeur d'Alliances françaises en Argentine, correspondant du *Monde* à Santiago, professeur à l'Université du Chili, haut fonctionnaire de l'Unesco à Paris, en Colombie, au Nicaragua et au Guatemala, puis attaché et conseiller culturel à l'ambassade de France à Rome, Montevideo et Santiago du Chili. Il est notamment l'auteur, aux Éditions du Seuil, de *Argentine* (1967), *Che* (1997) et *Pampa* (à paraître)

DU MÊME AUTEUR

Argentine

Seuil, 1967

Les Amériques latines en France

(avec Jacques Leenhardt)

Gallimard, 1992

Allende

Chili 1973-1973 : l'avenir d'une illusion

(préface de Marc Terro)

chronique

Atlantica, 1998

L'Encre verte de Pablo Neruda

Chroniques chiliennes

Terre de Brume, 2003

Pampa

roman

Seuil, à paraître

Pierre Kalfon

CHE

ERNESTO GUEVARA
UNE LÉGENDE DU SIÈCLE

Éditions du Seuil

Extrait de la publication

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-02-114469-7
(ISBN 2-02-013694-5, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, mai 1997, janvier 2007
pour la présente édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

Pour Pierre
Pour Anne
in memoriam

« Commençons par écarter tous les faits, pour nous en tenir aux choses sérieuses, les légendes. »

Régis Debray.

« Qui l'a tué ? Nous pourrions plutôt nous demander : qui a éliminé son être physique ? Car la vie d'hommes comme lui a son prolongement dans le peuple [...].

C'est l'ennemi qui l'a tué [...] et ce qui l'a tué aussi, c'est son caractère. Camilo ne mesurait pas le danger, il l'utilisait comme une diversion, il jouait avec lui, il le toréait, l'attirait et le manœuvrait ; dans sa mentalité de guérillero, aucun obstacle ne pouvait arrêter ni déformer la ligne qu'il s'était tracée. [...] Nous n'allons pas le fixer pour l'emprisonner dans un moule, ce serait le tuer. »

Ernesto Che Guevara.

« Seuls les détails sont intéressants. »

Thomas Mann.

CHE ?

CHE (prononcer tché) est l'interjection caractéristique du parler argentin familier pour interpeller, attirer l'attention de l'interlocuteur. Selon l'intonation, les circonstances, CHE, qui est signe de tutoiement, peut signifier mille choses : hep, salut, dis donc, pas possible, etc. Parfois à la limite du vulgaire, CHE distingue les gens du Río de la Plata de la plupart des autres hispanophones.

C'est par ce sobriquet que les Cubains castristes ont désigné aussitôt le jeune médecin argentin qui allait se rallier à leur cause, « un nom qu'il rendit célèbre plus tard, un nom dont il fit un symbole » (Fidel Castro).

Prologue

« *Yo soy Che Guevara...* »

Le capitaine de Rangers Gary Prado n'en croit pas ses oreilles. Au fond de ce ravin perdu au sud de la Bolivie, sur ce tas de caillasses envahi par les ronces, il a devant lui le guérillero le plus recherché du continent, le plus redouté, celui qui a fait mettre le pays entier en état de siège. Deux soldats le tiennent en joue.

L'homme est visiblement harassé. Son treillis kaki est sale, fangeux, déchiré ; un mauvais blouson bleu à capuche s'ouvre sur une chemise en loques qui n'a plus qu'un bouton. Une vraie allure de brigand. A son cou pend un altimètre. Il exhale une odeur forte, un mélange âcre de tabac et de sueur. Barbe, moustache, tignasse poussiéreuse et emmêlée lui mangent une partie du visage. Mais sous la casquette vert bronze, les yeux restent lumineux. « Son regard était impressionnant », note Gary Prado qui, sur l'instant, feint de ne pas accorder trop d'importance à la révélation spectaculaire.

Il est environ 15 heures, ce dimanche 8 octobre 1967. Au petit matin, quand un paysan a couru au village de La Higuera pour alerter l'armée, l'aube était glacée. A présent, le soleil est chaud et, à mille cinq cents mètres d'altitude, l'atmosphère limpide. Les coups de feu résonnent loin dans le canyon. L'accrochage de la *quebrada* du Churo dure depuis déjà près de quatre heures. Acharné.

Dans la mitraille, trois balles ont frappé Guevara sans vraiment le mettre à mal. L'une n'a fait que perforer sa casquette, l'autre a rendu inutilisable le canon du fusil M-1 sur lequel il s'appuie. La troisième l'a atteint au bas du mollet droit. Il n'a plus de chaussures. Ses pieds sont enveloppés dans des chiffons de peau grossièrement cousus à la main. Un filet de sang sainte le long de sa cheville.

« Je suis Che Guevara », répète-t-il d'une voix ferme.

Le capitaine consulte les portraits des guérilleros dont on a abondamment pourvu les Rangers. Il vient de suivre, avec ses hommes, cinq mois d'entraînement intensif. Des « Bérêts verts » américains, experts en combat anti-guérilla, des anciens du Vietnam, sont venus spécialement du camp de Fort Bragg et de Panama parfaire l'instruction des troupes boliviennes. Lui-même a eu droit aux cours d'« intelligence » que la CIA a réservés aux officiers.

Les portraits, fort ressemblants, ont été dessinés par un guérillero d'occasion, le peintre argentin *Ciro Bustos*, que Guevara avait convoqué en Bolivie pour qu'il se joigne à lui. Arrêté six mois plus tôt à cent cinquante kilomètres de là, en compagnie du Français *Régis Debray* dont le procès, à Camiri, fait grand bruit dans le monde, l'Argentin s'est empressé de tout raconter, et au-delà. Il a tracé avec précision les traits de chacun des membres de la guérilla.

Prado vérifie avec attention. Les protubérances caractéristiques des arcades sourcilières laissent peu de doutes. Pour confirmation, il demande à son prisonnier de montrer le dos de sa main gauche. La cicatrice y est. C'est bien le « Che ».

Il vient de capturer une légende...

PREMIÈRE PARTIE

« Notre Amérique majuscule »

Un asthmatique pressé

Longtemps il s'est couché de bonne heure. Non par snobisme proustien, mais en raison d'une santé fragile dès son arrivée au monde : pneumonie à l'âge de deux mois et, à deux ans, premiers symptômes d'un asthme très fort qui ne le quittera jamais plus.

Handicap fondamental, cet asthme qu'il combattrà sa vie durant, forgeant sa volonté « avec une délectation d'artiste », constitue une clé essentielle pour comprendre aussi bien les fulgurances de l'existence d'un être exceptionnel que les tribulations qu'il entraînera pour l'ensemble de sa famille.

Ernesto Guevara de la Serna* naît le 14 juin 1928 à Rosario de Santa Fe, Argentine. Un peu par hasard. A l'époque, Rosario est le grand port céréalier de la Pampa humide, accroché au fleuve Paraná qui, deux cents kilomètres plus bas, va former avec le fleuve Uruguay l'immense estuaire du Río de la Plata dominé par Buenos Aires, la capitale de l'Argentine.

Ses parents vivent alors, depuis deux ans, une aventure fantastique, telle qu'on ne peut s'y lancer que si l'on est jeune, amoureux et un peu fou. Le père, Ernesto Guevara Lynch, vingt-sept ans, beau garçon, beau parleur, regard vif derrière ses lunettes, chapeau mou et nœud papillon, a interrompu ses études d'architecture à Buenos Aires pour enlever, comme dans les romans, une belle et riche orpheline de vingt ans, visage long et cheveux noirs, pétillante d'énergie, Celia de la Serna de la Llosa, benjamine d'une famille de sept enfants. Les parents de Celia – grande bourgeoisie patricienne – sont morts quand elle était toute jeune.

* Au patronyme du père s'accrole celui de la mère, tradition hispanique, maintenue en Amérique latine, qui permet de distinguer filiations et générations.

Elle sort à peine du très convenable collègue « français » du Sacré-Cœur de Buenos Aires. Fort pieuse, au point de se martyriser en plaçant des débris de verre dans ses chaussures¹, la demoiselle envisageait même de prendre le voile pour aller au bout de ses convictions, quand elle rencontra le bel Ernesto, garçon décidé, entreprenant et anticonformiste. Coup de foudre réciproque et décision délibérée des jeunes gens d'enfreindre l'opposition des frères aînés de Celia, de se marier sans plus attendre et de partir aussitôt au bout du monde. Nous sommes en 1927.

Au bout du monde, les tropiques

Le bout du monde, en l'occurrence, n'est pas figure de style. Cela signifie, à mille deux cents kilomètres de Buenos Aires, la province subtropicale de Misiones. A l'extrême nord-est argentin, un territoire enfoncé comme un coin jusqu'aux impressionnantes cataractes de l'Iguazú, entre Paraguay et Brésil, entre río Paraná et río Uruguay. Marqué par les deux fleuves frontières, son nom, *Misiones*, rappelle que c'est dans cette région chaude et humide que, pendant un siècle et demi, jusqu'à leur expulsion en 1767, les missionnaires jésuites ont tenté d'évangéliser les Indiens guaranis. Avant que Roland Joffé n'en fasse un film, *Mission*, c'est là que Voltaire dépêcha son Candide, là que le botaniste français Aimé Bonpland vécut près de quarante ans, fasciné par l'extraordinaire richesse de la flore.

Héritier d'une petite portion d'un patrimoine paternel partagé avec onze frères et sœurs, le jeune marié a acheté là deux cents hectares, près de Puerto Cuaruatay, au bord du Paraná. Il y installera une *yerbal*, une plantation de cette herbe à maté au goût âcre dont les Argentins raffolent et qu'ils sirotent en infusion en tirant sur un chalumeau de métal plongé dans une petite calebasse où infuse la *yerba* arrosée d'eau bouillante.

Depuis l'âge de la colonie espagnole, le maté sert à compenser en Argentine les excès d'une alimentation essentiellement carnivore. L'herbe en question (qui provient en fait d'un arbuste) pouvait être source de revenus et justifier une « fièvre de l'or vert » en un temps où Coca-Cola n'avait pas envahi le marché. Encore fallait-il savoir gérer ce genre d'entreprise. Le génie gestionnaire n'était pas la vertu première de M. Guevara.

Dans cette jungle pionnière où les propriétaires font la loi, il se refuse, lui qui se targue d'idées socialistes, à traiter comme de simples bêtes de somme une main-d'œuvre asservie au patron par des dettes irremboursables. Au lieu de payer les *peones* en nature comme c'est l'usage – vivres ou matériel calculés au prix fort –, il s'attache à régler en bonne monnaie liquide les salaires de ses garçons de ferme – souvent d'anciens repris de justice –, se fait vite taxer de communiste par les possédants du coin et ne parviendra jamais à faire fortune. Vingt ans plus tard, l'affaire devra être vendue à perte.

Il y a chez Guevara Lynch une naïveté généreuse et obstinée qui marquera sa progéniture, un côté Bouvard et Pécuchet toujours prêt à expérimenter une amélioration nouvelle : « Pour tirer parti de ma plantation, il me fallait compléter le processus en installant un moulin pour travailler la *yerba*, la mettre en paquet, vendre le produit terminé. Je n'y ai pas réussi parce qu'il fallait trop d'argent ². »

Il n'empêche. Lorsque approche pour Celia le moment d'accoucher de leur premier enfant, les deux jeunes gens reprennent par le fleuve – une semaine de navigation – le chemin de Buenos Aires où ne manquent pas les bonnes cliniques. Ils font, toutefois, une halte prévue à Rosario, haut lieu des moulins à maté. Le bébé, lui, n'attend pas. Il naît à l'escale, un après-midi de juin, à 15 h 05, précise l'acte de naissance ³. On l'appellera Ernesto, comme son père, et, pour ne pas les confondre, tout le monde dira « Ernestito », et les intimes « Tété ».

Au sud de l'équateur où, comme on sait, les saisons sont inversées par rapport à l'hémisphère nord, juin est déjà un mois d'hiver. Le froid (8 à 10 degrés) n'est certes jamais intense, mais à Rosario, comme dans tous les pays chauds ou qui se croient tels, le chauffage est considéré comme un luxe inutile : le nouveau-né attrape une broncho-pneumonie. De Buenos Aires accourent alors au secours du malade et de sa maman les deux bonnes fées de la famille paternelle qui marqueront intensément de leur tendresse et de leur sollicitude l'enfance et l'adolescence du garçon : la tante Beatriz et la grand-mère, Ana Isabel Lynch.

Plus tard, le nourrisson rétabli et dûment présenté à Buenos

Aires au reste de la famille, retour vers la chaleur poisseuse et les grands espaces de Misiones. « Ce furent des années difficiles mais heureuses ⁴ », écrira le père, évoquant la période qui suivit la naissance d'Ernesto dans ce territoire de pionniers. Entrepreneur en bâtiment, Guevara Lynch avait fait construire sur ses plans une grande maison de bois sur pilotis au sommet d'une colline surplombant une boucle du Paraná, large déjà de six cents mètres à cet endroit. La bâtisse, notera-t-il non sans fierté, résistera à quelques ouragans terribles.

Dans l'ouvrage précieux mais inévitablement hagiographique qu'il a rédigé, à la fin de ses jours, *Mi hijo el Che* (Mon fils le Che), le père ne dissimule pas les difficultés de la vie dans une région infestée de moustiques et d'insectes de toutes sortes. Il raconte, par exemple, comment, une demi-heure tous les soirs, Curtido, le *capataz*, contremaître et majordome à la fois, venait délicatement extirper des ongles de pied du bébé de minuscules tiques à la chaleur d'une braise de cigarette, au moyen d'une mince aiguille d'or. Très chic. Mais la tonalité du récit, à la *Paul et Virginie*, de toute cette première époque de la vie familiale est surtout celle de l'émerveillement devant le caractère puissant et fascinant d'« une faune et d'une flore merveilleuses » : forêt vierge impénétrable et magique aux arbres immenses, perroquets traversant le ciel en bandes assourdissantes, crocodiles, jaguars, ours fourmiliers... Ernesto père emmène Ernesto fils se promener en bateau sur les affluents du Paraná, cours d'eau silencieux comme inviolés depuis les débuts de l'humanité ; ou bien, il le plante sur la selle de son cheval pour lui faire faire le tour de la propriété... La félicité.

Vers la fin de 1929, nouvelle grossesse, nouveau voyage vers la « civilisation », à bord, cette fois, d'un bateau à aubes préhistorique qui achève sur le Paraná une carrière laborieuse commencée sur le Nil égyptien. Quand les Guevara, avec Ernestito dans les bras de Carmen, sa nurse espagnole, solide Galicienne arrivée de la Corogne, quittent la grande maison au bord du fleuve, ils ignorent qu'ils ne reviendront plus vivre dans cet univers – maudit par certains comme un « enfer vert » mais qui aura été pour eux idyllique.

Pour bref qu'il soit – un an et demi à peine de la vie d'Ernestito –, cet épisode « missionnaire » subtropical marquera cependant son imaginaire, comme celui de ses quatre frères et

sœurs, car les parents s'y référeront constamment, depuis lors, avec tous les embellissements et les petites exagérations qui s'attachent aux souvenirs heureux, et aussi parce que, longtemps, le *yerbal* de Misiones, malgré son administration approximative, restera un point de référence important dans les ressources financières de la famille.

L'enfant qui grelotte

C'est à San Isidro, banlieue huppée de Buenos Aires, sur les bords du Río de la Plata, que va se produire l'accident dont personne n'imagine encore les conséquences qu'il aura sur le choix de vie des Guevara : la première crise d'asthme d'Ernestito.

Le père, copropriétaire occasionnel d'un chantier naval tout proche de là, a été appelé pour remplacer un associé défaillant. Sans renoncer pour autant à la plantation de Misiones, la petite famille s'installe donc pour un temps à San Isidro, dans une agréable maison louée à un beau-frère. Après les sentiers de la *selva* du haut Paraná ouverts à la machette, c'est le gazon tiré au cordeau, les allées ratissées du Neuilly de Buenos Aires, les promenades sur l'immense delta dans le petit yacht de douze mètres, cinq couchettes, que Guevara Lynch a fait construire à son usage personnel ; le retour, en fait, au style de vie aisé de la bonne société aristocratique dont le couple fait partie, quoi qu'il en ait.

Celia de la Serna, la mère d'Ernesto, avait fait preuve, on l'a vu, de quelque caractère en associant son destin à celui de cet « aventurier » de Guevara Lynch, l'accompagnant dans son rêve de planteur tropical. Mais sa véritable indépendance d'esprit, sa rébellion profonde contre les bonnes manières d'un style de vie imposé, elle les manifestait aussi dans son comportement quotidien.

Carmen Córdova, cousine germaine d'Ernestito, se souvient des commentaires de sa mère, Carmen de la Serna, à propos de sa sœur, la tante Celia : « Ce fut l'une des premières femmes à se couper les cheveux à la garçonne, à fumer en public, à oser croiser les jambes dans un salon, à conduire une voiture, à

prendre l'avion. Elle était allée en France⁵. » De cette modernité participait un goût prononcé pour le sport, en particulier la natation, à une époque où il n'était pas d'usage que les femmes fussent de grandes nageuses. Entraînée par ses frères dès son jeune âge, « Celia faisait ses mille mètres sans difficulté⁶ ».

Le matin du 2 mai 1930, elle part avec son fils nager dans le río, au large du club nautique de San Isidro, déjà très sélect, tout proche de chez eux⁷. C'est l'automne. Le fond de l'air est frais qui annonce la *sudestada*, un vent aigre venant du sud, des plateaux glacés de Patagonie. Celia n'en a cure, cette jolie fille décidée de vingt-trois ans veut récupérer sa silhouette après la naissance, quatre mois plus tôt, de la petite Celia, dite « Celita ». Elle prie Ernestito, qui a deux ans, de l'attendre sagement sur la plage de sable gris. Lorsque le père vient les chercher, à l'heure du déjeuner, la mère nage encore mais l'enfant, transi, toujours en maillot de bain, grelotte. Cette nuit-là, Ernesto Guevara de la Serna fait sa première crise d'asthme. Terrible. Le souffle coupé du petit garçon plonge les parents dans un désarroi quasi panique. Commence alors, dira son père, « ce qui, pour nous, devint un sorte de malédiction... Notre chemin de croix ».

Rien de plus complexe que l'asthme qui, désormais, hantera l'existence d'Ernesto Guevara. Ce n'est pas à proprement parler une maladie mais peut-être beaucoup plus. François-Bernard Michel, professeur de clinique des affections respiratoires, parle d'une « maladie » bizarre, insistant autant sur les guillemets que sur la bizarrerie⁸. Elle est décrite comme l'impossibilité, à un moment donné, de rejeter l'air enfermé dans les bronches. L'asthmatique ne peut même plus souffler une bougie. « La crise vespérale ou nocturne est sa manifestation essentielle. C'est un accès d'essoufflement que la fermeture des bronches porte au paroxysme. Cette crise mime, de façon dramatique et répétitive, la mort par étouffement⁹. » Raymond Queneau, romancier lui-même asthmatique, fait dire à l'un de ses personnages : « C'est un étouffement qui part d'en bas, un étouffement thoracique, un encerclement du tonneau respiratoire¹⁰. » Les bronches réduisant leur calibre « font au souffle des poumons l'effet d'un bec de flûte. L'expiration devient sifflante [...]. Cette

Gary Prado soutient que le Che ne portait pas de casquette mais un béret noir à l'insigne du CITE (Centre d'instruction des troupes spéciales). L'attribut a son importance dans l'icographie. Benigno affirme qu'il n'a jamais vu un tel béret, que le Che avait toujours sa casquette vissée sur le crâne, qu'il dormait même avec. Prado soutient – et la chose paraît si incongrue qu'il est difficile de la croire inventée – que Guevara avait aussi, quand il a été pris, une gamelle contenant... une demi-douzaine d'œufs ! que son fusil était un M-1 et non un M-2, que son pistolet 9 mm était bien chargé – il l'a indiqué dans son rapport, le même soir – et non pas dépourvu de son chargeur, comme on l'a dit à Cuba pour expliquer que le Che avait été capturé vivant.

Chaque élément a son poids pour servir ou desservir l'image du chevalier blanc de la révolution. Gary Prado raconte encore qu'il y a eu la requête du Che de boire, de fumer une cigarette ; que, pour éviter une éventuelle tentative de suicide par empoisonnement, lui-même a offert l'eau de sa propre gourde ; que le Che a préféré le tabac brun des cigarettes Astoria aux blondes Pacific du distingué capitaine, et qu'il en a bourré sa pipe ; qu'alors on a libéré les mains des prisonniers des ceinturons avec lesquels on leur avait lié pieds et poings – puisqu'ils étaient tenus en joue par les deux hommes qui les avaient cueillis : le caporal Balboa et un soldat nommé Choque selon certaines versions, Tito Sánchez et Angel Aliaga selon Prado...

A Vallegrande, la nouvelle de la capture du Che paraît si incroyable qu'on en demande confirmation. A quoi le capitaine Prado répond non sans quelque humeur qu'il n'a pas l'habitude de plaisanter. D'ailleurs, le jour commence à baisser. Les claquements des détonations continuent encore à se faire entendre dans la *quebrada* mais il est temps de rentrer à La Higuera. Il y a des morts et des blessés de part et d'autre. L'hélicoptère demandé ne peut atterrir pour emmener les blessés ; quant aux avions porteurs de napalm, ils sont priés par la radio des Rangers de ne pas déverser leur chargement : soldats et guérilleros sont trop proches les uns des autres. Vers 17 heures, l'état-major des armées, à La Paz, reçoit la fulgurante nouvelle. Au même moment cessent à peu près les combats dans la *quebrada* du Churo.

Une funèbre procession se met alors en route, à pas très lents, pour remonter les deux kilomètres qui séparent le lieu du

combat du village de La Higuera. Sur les sommets, jusqu'au village, se sont massés les paysans du voisinage, alertés par le bruit de la mitrailleuse, le survol des avions, le bourdonnement saccadé de l'hélicoptère. Dans la lumière rose du crépuscule apparaissent d'abord les blessés, transportés sur des civières improvisées, et les morts accrochés à de sommaires branches ; puis, encadrés par des soldats et suivis par le gros de la troupe, les guérilleros prisonniers. Guevara marche en claudiquant. Avant que le mythe n'en fasse le Christ de la libération des peuples, il en a déjà la figure : les bras en croix, il s'appuie sur deux soldats. « A droite, c'était mon ami Hugo Franco, mort depuis lors ; à gauche, c'est moi qui le soutenais, explique Humberto Montenegro, devenu chauffeur de camion à Santa Cruz. Il n'a pas beaucoup parlé en chemin. Moi, j'essayais de le convaincre de me donner sa montre. Elle ressemblait à une espèce de boussole ¹²³. »

Dans la rue centrale du village, les habitants rassemblés contemplent, sans un mot, le long cortège des combattants et de leurs victimes qui passe alors que la nuit tombe. C'est la petite école rurale aux murs de pisé (*adobe*) qui sert de prison cette nuit-là. Là encore, les versions diffèrent. Le soldat Montenegro, qui a été chargé de monter la garde une partie de la nuit, est catégorique : le Che et Willy sont ensemble dans l'une des deux salles de classe, sans fenêtre, en compagnie de deux guérilleros morts (Antonio – le capitaine Orlando Pantoja – et Arturo – le lieutenant René Martínez Tamayo, ancien garde du corps de Fidel Castro). « La preuve, dit Montenegro, c'est que mon lieutenant, Totti Aguilera, m'ayant offert un paquet de cigarettes LM, j'en ai offert une, à mon tour, au Che. Il m'a dit d'en donner d'abord à son camarade à côté de lui. Ce qu'il voulait, c'était s'échapper. Il m'a proposé clairement de le laisser s'enfuir ; il m'a promis qu'à Cuba je travaillerais avec lui, que je ne manquerais de rien. J'aurais bien voulu, mais c'était impossible. Autour de l'école, il y avait encore des tas d'autres soldats qui nous gardaient. Et le lieutenant Totti était là aussi ¹²⁴. »

Le capitaine Prado indiquera au contraire que chacun des deux guérilleros est dans une salle séparée, que Willy a été laissé avec les cadavres de ses compagnons mais que le Che est seul quand il lui rend visite le soir même. « Il était assis par terre, sur le sol de terre battue, l'air plutôt maussade, à la leur